

Recherches sociographiques



Andrée FORTIN et David ROMPRÉ, *La sociabilité urbaine au Saguenay. Vie associative, solidarités et dynamique communautaire*

Jacques T. Godbout

Volume 36, numéro 2, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056983ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056983ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godbout, J. T. (1995). Compte rendu de [Andrée FORTIN et David ROMPRÉ, *La sociabilité urbaine au Saguenay. Vie associative, solidarités et dynamique communautaire*]. *Recherches sociographiques*, 36 (2), 410–412.
<https://doi.org/10.7202/056983ar>

graphique ou à une explication; il est donc impossible de juger de façon rapide des références bibliographiques dont les auteurs se sont servis.

La matière de l'ouvrage est divisée en trois parties présentant trois époques de l'histoire de la Côte-du-Sud, soit: 1) l'émergence et l'affirmation d'une région rurale des origines à 1850, 2) les mutations et la permanence d'une société rurale de 1850 à 1930 et 3) l'identité régionale et la modernité depuis 1930. Pendant la première période, la Côte-du-Sud émerge de la colonisation pour devenir une importante région rurale. Pendant la deuxième, les modes de vie changent avec l'industrialisation et l'urbanisation, mais le caractère rural perdure, d'où la difficulté pour la région de s'insérer dans l'ère industrielle. Le caractère agricole de la côte ressort davantage en regard du caractère forestier de l'arrière-pays. Pendant la dernière période, on assiste à la poursuite de l'industrialisation, à une centralisation des pouvoirs gouvernementaux, ainsi qu'à une politique de planification globale à l'échelle du Québec. Malgré cela, la Côte-du-Sud est en train de retrouver son identité qui était latente, mais toujours présente dans le cœur de ses habitants.

Chacune des parties comprend 5 ou 6 chapitres très inégaux en longueur, certains comptant à peine 17 pages et d'autres jusqu'à 44. Les chapitres sont clairement subdivisés et de lecture facile. Ils sont aussi abondamment illustrés avec, en moyenne, chacun un tableau et 19 cartes, figures, photos ou reproductions de gravures. Pour un tel ouvrage de synthèse, il est assez étonnant que tous les chapitres n'aient été écrits que par cinq personnes, dont le rédacteur; par contre, il est évident qu'on y gagne en uniformité et la matière elle-même ne semble pas en souffrir, au contraire. En effet, l'ouvrage est très bien documenté et à la portée de tous, même si parfois le ton peut paraître un peu naïf, par exemple dans le premier chapitre.

On peut dire, sans se tromper, que c'est un ouvrage qui peut être consulté par tous, tout en servant de base aux spécialistes. De plus, son prix est abordable compte tenu de la qualité et de l'ampleur de la matière.

Jean-Marie M. DUBOIS

*Département de géographie et télédétection,
Université de Sherbrooke.*

Andrée FORTIN et David ROMPRÉ, *La sociabilité urbaine au Saguenay. Vie associative, solidarités et dynamique communautaire*, Chicoutimi, Centre interuniversitaire, SOREP, 1993, 147 p.

Après un ouvrage remarqué sur la sociabilité des réseaux en 1987, Andrée Fortin, en collaboration avec David Rompré, poursuit sa réflexion sur le même thème dans une analyse de la vie associative au Saguenay, «pays» déjà bien étudié historiquement par Gérard Bouchard et son équipe.

L'étude est fondée sur 32 entrevues réalisées auprès de membres d'associations de deux catégories: chorale, ligue de quilles, dégustation de vin; mais aussi Chevaliers de Colomb, Lions, Optimistes, etc. Ce sont toutes des associations d'hommes, et les personnes

rencontrées sont pour la plupart des militants plutôt que de simples membres. Par choix ces associations sont toutes considérées comme faisant partie, selon une typologie présentée au début de l'ouvrage, des «groupes de loisir» (p. 12). Par définition ceux-ci poursuivent des fins ludiques, par opposition aux groupes politiques qui seraient altruistes et aux groupes d'entraide qui seraient individualistes. C'est cette typologie qui conduit les auteurs à considérer ensemble les associations de loisir proprement dites comme une ligue de quilles, et un club social comme les Optimistes qui poursuivent pourtant un objectif bien différent. Autrement dit, cette typologie fait qu'il n'y a pas de différence entre une association auto-centrée sur ses membres et une autre qui se donne comme but d'aider à résoudre les problèmes sociaux de la communauté, qui a donc un objectif altruiste, ce qui n'empêche pas la sociabilité de jouer éventuellement un rôle important dans les deux cas. Mais comme les auteurs ont rencontré surtout des militants plutôt que de simples membres, la différence entre les deux types d'associations a été gommée par le fait que toutes les personnes rencontrées avaient une activité altruiste, au moins en faveur des membres de l'association. De plus, cela tend à infirmer le postulat selon lequel la sociabilité est l'objectif principal des deux catégories d'associations (p. 14), ce que ne confirment pas les extraits d'entrevues présentés dans le rapport, car dans de nombreux cas, les informateurs affirment l'importance d'un objectif autre que la sociabilité: aider les autres, faire des œuvres, du bénévolat, etc., tout en reconnaissant que la sociabilité, la bonne entente entre les personnes et le plaisir de se rencontrer constituent un moyen essentiel pour atteindre cet autre objectif. Les chercheurs reconnaissent ce fait, mais sans que cela les conduise à remettre en question leur typologie de départ qui définit les associations choisies comme des «groupes de loisir» poursuivant des fins ludiques.

Quel que soit l'angle sous lequel on examine ces associations, on y constate une très forte intrication avec le réseau personnel de chaque membre. Cette interrelation se manifeste autant dans le recrutement qui se fait presque exclusivement par contact personnel au sein du réseau familial ou amical, que dans les multiples débordements de l'activité de l'association dans les autres réseaux pour réaliser leurs activités: levées de fonds, œuvres charitables, soupers communautaires, etc. Signalons au passage que l'exclusion des femmes, caractéristique traditionnelle de plusieurs associations, a beaucoup diminué, sans avoir disparu.

Il n'y a donc pas solution de continuité entre la sociabilité associative, située quelque part entre le privé et le public, et la vie privée. En outre, les associations ne sont pas fermées sur elles-mêmes. Elles sont au contraire très ouvertes sur la communauté, autant par les services qu'elles rendent que par leurs préoccupations sociales.

À partir de ces constats, et de nombreux autres qu'il serait trop long de rapporter ici, les auteurs se lancent dans une interprétation du passage que vit la société de la tradition à la modernité et à la postmodernité. J'avoue avoir quelque difficulté à suivre. Tout en souscrivant à l'effort évident pour dépasser l'opposition classique entre tradition et modernité, et tout en reconnaissant l'intérêt et la pertinence de nombreux commentaires, on arrive mal à bien saisir le message des auteurs quand ils concluent que les associations seraient encore traditionnelles tout en relevant d'un traditionnel renouvelé. Les phrases imprécises, telles que «nouvelles solidarités, mais dans le prolongement des anciennes»... (p. 233) abondent. Peut-être nous ne disposons pas de concept ou de modèle pour interpréter cette réalité traditionnellement négligée par les chercheurs en sciences sociales, ce «social intermédiaire», situé entre les réseaux primaires d'une part, le marché et l'État d'autre part, réalité importante

mais discrète, que Fortin et Rompré ont eu le mérite d'aborder de front, et d'en éclairer les multiples complicités avec les réseaux familiaux et amicaux.

Ce rapport de recherche n'a pas la qualité de présentation d'un livre et le travail d'édition fait souvent défaut: nombreuses coquilles, phrases mal construites, difficiles à lire parfois. Mais le contenu, tant au niveau des résultats qu'à celui des débats théoriques, devrait intéresser tous ceux qui considèrent avec Tocqueville que la vie associative est le fondement de la vie démocratique. Souhaitons que les auteurs poursuivent leur démarche et entraînent d'autres sociologues et historiens dans leur sillage.

Jacques T. GODBOUT

INRS-Urbanisation.

José MAILHOT, *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatshit*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1993, 184 p.

Sheshatshit est une communauté amérindienne du Labrador où se sont sédentarisés des Innus, autrefois appelés Montagnais-Naskapis. José Mailhot y a effectué un premier terrain en 1963 et elle y est retournée à plusieurs reprises depuis, particulièrement dans les années 1980 pour poursuivre les recherches généalogiques à la base des données présentées dans ce volume. Le fait d'avoir choisi une formation en anthropologie linguistique plutôt qu'en anthropologie culturelle, comme elle l'explique au début du texte, lui a permis par la maîtrise de la langue — des Innus que je connais disent qu'elle parle leur langue mieux qu'eux-mêmes — d'approfondir certaines questions difficilement analysables en profondeur sans cet outil essentiel. Au moins trois des chapitres de son ouvrage «L'égalitarisme mis en question», «Les noms de personnes en évolution» et «La parenté extensible», sont fondés sur une connaissance fine des trois dialectes parlés dans la communauté ainsi que sur des catégories sémantiques et de la terminologie innues. Les deux autres chapitres respectivement placés au début et à la fin constituent une présentation des «Innus du Labrador dans le temps et dans l'espace» et un témoignage en faveur de «la lutte que mènent à l'heure actuelle les Gens de Sheshatshit pour la défense de leur territoire» (p. 13) sur le thème «Une mobilité territoriale qui perdure».

À mon avis, la partie maîtresse du livre est le chapitre 2 qui remet en question les notions habituellement acceptées sur l'égalitarisme et sur l'absence de différenciations sociales marquées dans les sociétés de chasseurs-collecteurs. Or, l'auteure démontre, données à l'appui, que la communauté innue de Sheshatshit ne constitue pas et ne constituait pas non plus un groupe égalitaire, aussi loin que l'on puisse remonter dans le passé à l'aide de la tradition orale et des données écrites. Bien au contraire, «elle est organisée en une stricte hiérarchie qui joue un rôle de premier plan dans la vie sociale et politique de la communauté» (p. 53). Cette hiérarchisation a d'abord un fondement territorial. La bande actuelle comporte quatre subdivisions en fonction de l'origine géographique de ses membres: les Gens de la Toundra, les Gens de Musquaro (ancien poste de traite de la Basse-Côte-Nord), les gens de Sept-Îles et les McKenzie (groupe d'origine métisse).

Comme le constate l'auteure, la hiérarchie sociale à quatre paliers qu'elle a décodée est en rapport direct avec l'éloignement des groupes territoriaux par rapport aux anciens